N° 19 Deuxième Année 5 Octobre 1898

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l' " *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

**Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.**

ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

LES CRIMES D'EN HAUT

RESPONSABILITÉS DES CLASSES DIRIGEANTES

> Dans les grands tournants de la vie il n'y a pas deux voies à choisir; il n'y en a qu'une, et le devoir est le seul guide qui ne trompe pas.
>
> La Ferrière.

Nous sommes obligés de le dire avec tristesse, mais aussi avec une ferme sincérité : la cause de tous les maux que nous déplorons vient de *l'égoïsme* d'en haut, des classes appelées dirigeantes, c'est-à-dire de toutes celles qui possèdent la fortune et la science avec tout leur cortège : la puissance, l'autorité, le respect, la considération, etc., etc.

Ces biens que nous venons d'énumérer, seraient capables de transformer la face de notre globe en un instant, si ceux qui les possèdent les employaient pour faire le bien, au lieu de les utiliser à la satisfaction des appétits que leur *moi* abject et stupide leur suggère.

En toute justice, je vous le demande, de qui peut-on attendre des exemples de vertus, si ce n'est de ceux qui peuvent les donner, c'est-à-dire de ceux qui ont à leur discrétion, avec les moyens de les cultiver, tous les éléments déterminants de la vertu : les faveurs de la fortune, qui, les mettant à l'abri des difficultés et des nécessités des luttes quotidiennes souvent si pénibles, leur ouvrent, inappréciable privilège, l'accès de tous les sanctuaires des sciences physiques et morales.

A qui peut-on demander, sinon à ceux qui possèdent?

De qui peut-on espérer une assistance matérielle et morale, sinon de ceux qui jouissent en abondance des biens de la terre et des faveurs de la science, de l'intelligence qui devraient être la source la plus féconde de toutes les vertus?

Puisque pour eux tout est douceurs, ils n'ont pas, pour justifier l'inégalité de leur caractère, l'excuse des âpretés de la lutte quotidienne, des injustices plus ou moins révoltantes, des rudes privations qui souvent s'imposent au modeste travailleur. Il est trop vrai que souvent on oublie que celui-là a une âme, une conscience et le sentiment de sa personnalité et que, lui aussi, aime et souffre en lui-même et dans les siens.

Cependant, combien de probité et de noblesse nous avons souvent rencontré sous le triste haillon du pauvre dédaigné, repoussé, meurtri par l'arrogance d'un riche dur, impitoyable.

Combien aussi nous avons vu de braves cœurs, admirables de dévouement et de modestie, battre sous le modeste vêtement du travailleur et contraster cruellement avec la lâcheté féroce de certains hommes, dont la fortune et l'orgueil insolents imposent à la foule de serviles égards.

Combien de justes et douloureuses remarques nous pourrions faire sur ce sujet, hélas! trop souvent vécu!

Combien, ô richesses, vous couvrez de hontes!

Et nous sommes surpris que les gaspillages et les débordements scandaleux n'attirent de fréquentes et terribles représailles de la part de ceux qui en sont les témoins ou les victimes.

O égoïste possesseurs, votre cynisme et votre orgueil, devenus incommensurables par l'habitude, nous font trembler sur votre sécurité; car, ne l'oubliez pas, l'égoïsme que vous vous obstinez à cultiver en votre cœur ne peut produire que la haine, et tout est à redouter de l'accumulation progressive que vous faites de cet incomparable élément de destruction.

Votre aveuglement vous tient les yeux fermés sur vos terribles préférences, qui ne sont rien moins que semblables à ces combinaisons chimiques dont la manipulation paraît inoffensive, mais qu'une goutte d'eau transforme en un foyer innomable de destruction.

Prenez garde, ô riche au cœur sans pitié, qu'une seule larme que vous aurez fait verser ne devienne l'étincelle qui vous pulvérisera !

Comment n'être pas terrifié par le danger que vous courez, lorsqu'on pense aux torrents de larmes que vous exprimez des cœurs des malheureux qui frappent en vain à votre porte, de ceux que vous laissez souffrir et mourir dans leur mansarde, de ces petits que vous écrasez sans pitié par votre arrogance et par le faste de vos équipages, de ceux que la faim tenaille, tandis que vous vous gorgez d'invraisemblables superflus, de ceux que vous laissez errer accablés par la misère et le noir dénûment, tandis que vos palais regorgent de luxe, de ces déshérités sans nombre, veuves, orphelins, vieillards, jeunes filles, de ces éclopés que votre cruauté abandonne ou que votre lâcheté jette sur le pavé au hasard de la rue et du vice, tandis que vous vous épuisez en orgies, qui énervent votre volonté et pourrissent votre cœur !

Vous n'avez donc jamais pensé que tous ces hommes sont vos frères, vos sœurs, votre père, votre mère? que les plaies physiques et morales qui les rongent, c'est vous qui les leur avez faites ou qui les entretenez en eux, au lieu de les cicatriser.

Tout cela est votre œuvre, dans laquelle votre responsabilité est tout entière, puisque vous avez, pour ne pas vous en servir, le baume qui guérit tous les maux et la formule qui combat toutes les douleurs, réconforte les faibles, soutient les bonnes volontés.

Vous n'avez pas l'excuse de l'ignorance, vous avez l'écrasante responsabilité de toutes les lâchetés; vous n'avez pas non plus l'excuse de la foi en la formule immorale des indulgences, car vous êtes trop sceptiques; votre intelligence et votre science, du reste, vous interdisent d'autre moyen de réhabilitation que la pratique sincère et loyale du Bien et de la Vertu.

La formule que vous n'ignorez pas, c'est que, pour détruire l'action nocive d'un fait, il faut qu'un autre fait lui soit opposé et que, tout le mal que vous avez fait ne peut être détruit que par tout le bien que vous avez à faire.

Voilà, sommairement exposée, votre œuvre épouvantable de décomposition qui vous précipite vers l'abîme fatal. Regardez-la en face, si vous l'osez; pesez-la, si vous le pouvez, et s'il vous reste une ombre de conscience : espérons.

Le temps est précieux, car notre siècle est au point stratégique d'un tournant qui sera décisif, mais dont la signification, en raison de l'inflexible marche du temps, ne peut être que *révolution*, avec toutes ses conséquences, ou *progrès* avec tout son bien-être.

Ce que peut être une révolution, en l'état des choses particulièrement aigu dans lequel nous nous trouvons, personne ne peut en prévoir les limites; car les passions malfaisantes, fruits d'un égoïsme effréné, ont atteint un degré d'exaltation qui dépasse toute appréciation.

Libre à vous, hommes tout-puissants de ce monde, de choisir entre ces deux alternatives : la saignée ou l'Amour du prochain.

Oui, la saignée, c'est votre œuvre, c'est vous qui l'avez voulue, c'est la conséquence de vos actes.

L'Amour du prochain, c'est l'œuvre à édifier, à acquérir, c'est la paix, l'harmonie, l'extinction du paupérisme et des misères morales, le bonheur, en un mot.

***

Veuillez considérer un instant ce que l'expérience de tous les jours vous fait constater; ouvrez, de grâce, les yeux de votre intelligence et reconnaissez que les biens que vous avez la faveur de posséder ne sont qu'un prêt qu'il vous faudra rembourser avec intérêt, dès cette vie peut-être, mais inévitablement après la mort. Car il est de toute justice qu'il soit beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu. Soyez bien convaincus que, pas plus que ceux qui vous ont précédé, vous n'échapperez à la loi commune qui vous fait franchir le seuil de la vie

pour en sortir aussi nus que vous y êtes entrés.

Et la mort, cette grande égalitaire de la création, vous épargnera-t-elle, à cause de votre or, la pourriture du tombeau ?

L'homme riche, il est vrai, a la libre disposition de ses biens, mais, à côté de ce droit, il surgit, inévitablement, un devoir, c'est celui d'utiliser ses bien conformément à leur destination morale.

La liberté de celui qui possède est entière en fait, mais en droit il n'en est rien; car ces biens ne sont pas à lui en propre, puisqu'ils ne font pas partie de son être comme ses facultés intellectuelles, artistiques ou morales; ils sont des instruments dans ses mains au même titre que ses facultés physiques, la force, l'agilité, la santé, etc., etc., qu'il doit mettre au service de la société, en s'efforçant de contribuer à son bien-être.

De plus, débarrassé du souci du gagne-pain quotidien, il peut étudier toutes les sciences physiques et morales qui sont capables d'élever l'idéal et le niveau moral de ses concitoyens. Là est sa tâche quotidienne à lui, et il est coupable s'il ne met pas sa vie en harmonie avec les sujets de haute morale qu'il a la mission d'étudier et dont il doit fournir à ses frères les formules élaborées.

Plus instruit que ses contemporains, sa conduite doit être un exemple, car noblesse oblige!

Indépendamment de l'assistance matérielle, que sa condition lui impose vigoureusement, il doit à ses frères l'assistance morale, que tout homme de bien pratique avec empressement; ses lèvres ne doivent prononcer que des paroles de paix, consolantes, chaudes et réconfortantes, qui, partant réellement du cœur, vont droit au cœur de l'affligé.

Rien ne doit être pour lui une cause d'orgueil, il doit savoir qu'il n'est si petit d'entre nous qui n'ait un rôle utile dans la société, ne serait-ce que pour lui fournir l'occasion de pratiquer la solidarité. L'acte d'aider son prochain ne doit avoir pour lui d'autre signification que celle *d'entr'aider*. Et puis n'arrive-t-il pas que souvent *l'on a besoin d'un plus petit que soi.*

***

C'est conformément à ce court exposé que nous voudrions considérer les riches, les puissants de la terre, tous ceux, en un mot, qui, par l'influence de leur situation, composent ce que l'on appelle les classes dirigeantes. C'est ainsi que leur rôle nous paraîtrait capable de transformer *promptement* la société, pour y faire régner, au lieu d'un égoïsme féroce, l'Amour, et, au lieu de l'animosité et de la haine, la Charité.

Seule la pratique immédiate de ces principes peut conjurer l'orage formidable de haine qui menace de fondre sur nos têtes et de faire couler combien de larmes amères qui nous rappelleront, mais trop tard pour les éviter, à nos devoirs.

***

Il importe de regarder en face le précipice effroyable que nous avons creusé et qu'il s'agit maintenant de combler sans retard.

A nous, de puiser dans la grandeur de notre tâche le courage de réparer les ravages que nous avons semés.

Nous avons gangrené les générations qui s'élèvent, il n'est que temps de les étayer comme les jeunes plantes avec de robustes tuteurs, de leur créer une atmosphère d'autant plus saine, d'autant plus pure, que les débuts de leur existence ont été corrompus, empoisonnés.

A l'œuvre donc, et courage! car, non moins que le vice la vertu a ses forces attractives. L'exemple possède des séductions irrésistibles.

Si nous le voulons, l'antagonisme social ne résistera pas à la pratique de la Justice et de la Bonté; l'ignorance et la haine s'inclineront devant la Science et la Solidarité; l'Amour du prochain aplanira toutes les barrières et ouvrira toute grande la route de la véritable Fraternité qui conduit au Bonheur.

Mais, de grâce, sachons vouloir !

BEAUDELOT.

LE DARWINISME CHRÉTIEN

On sait les conclusions désespérantes que cette époque de matérialisme a tirées du système admirable de Darwin.

Nous allons en faire sortir les conclusions contraires.

L'homme de génie, l'incomparable savant, qui a trouvé les lois de l'évolution et de la sélection des espèces, va, lui aussi, apporter,

au pied de la Croix, son œuvre inachevée, et Jésus écrira le dernier chapitre.

Dégageons deux points :

Darwin a formellement déclaré que son système n'excluait pas l'idée de Dieu. J'ajoute que, s'il ne l'avait pas déclaré, Dieu ne s'en porterait pas plus mal.

Enfin, la chronologie scientifique de la création est — chose merveilleuse ! — la même que la chronologie religieuse indiquée par la Bible.

Dieu, créant de l'extérieur, telle est la formule biblique. Dieu, travaillant à l'intérieur, telle est la pensée spiritualiste.

Darwin nous montre le spectacle de la destruction permanente et implacable, dans la nature, en vue d'une sélection dont le faible est la victime, et le fort, le vainqueur.

A la faveur de ce système, on a conclu faussement que le fort doit manger le faible, que c'est une loi inévitable de l'ordre physique ; et l'on cite des exemples tirés du règne végétal, du règne animal et du passé même de l'histoire humaine. comme si l'homme, être doué de raison, n'était pas supérieur au végétal et à l'animal, et comme si le passé pouvait servir d'exemple au présent !

Oui, le fort mange encore le faible, parce que la civilisation commence à peine (1), et parce que l'animal domine encore dans l'homme ?

Mais la preuve que le fort ne doit pas manger le faible, c'est que chaque siècle voit diminuer le pouvoir des grands et s'accroître le pouvoir des petits, c'est que chaque période voit augmenter le nombre de ceux qui arrivent au bien-être matériel. C'est l'histoire elle-même de l'humanité, qui nous offre une réfutation formidable de cette monstrueuse doctrine.

Le Progrès, — dans l'ordre moral, — c'est la route suivie par l'homme pour aller de la matière à la divinité et, sur cette route, nous ne sommes encore qu'à moitié chemin.

De même que nous aurons, dans l'avenir, un homme, semblable à Pasteur, qui trouvera les vaccins moraux, nous aurons un Darwin qui nous écrira la formidable histoire de l'évolution de l'âme humaine. Nous verrons les âmes premières, purement animales (âmes-tigres, âmes-hyènes, âmes-agneaux, âmes-colombes, etc., etc.) lutter, se dévorer entre elles et toujours la bonté, l'humanité gagnant du terrain, en un travail parfois invisible, parfois latent, mais réel, puisqu'il va aboutir à la formidable explosion de solidarité qui se prépare. Par conséquent, dans l'ordre moral, la sélection c'est le Bien, triomphant du Mal, *parce qu'il est plus fort que lui.*

« Les doux posséderont la terre, » a dit Jésus. N'est-ce pas nous indiquer formellement que l'amour est plus fort que la haine, que la bonté est plus forte que la force ? La bonté est plus forte que tout, — parce que la bonté, c'est Dieu même !

Toutes nos âmes sont comme les feuilles d'un même arbre, dont la sève est en Dieu.

Les petites branches sont les familles, les grandes branches sont les peuples, l'arbre entier, c'est l'Humanité...

La feuille, qui tombe de l'arbre, se dessèche et se flétrit comme l'homme qui se détache de Dieu !... L'arbre se dépouille, l'écorce se renouvelle, les feuilles tombent... et voilà une génération disparue !... Une branche est brisée par une tempête, et voilà un peuple mort ! Mais chaque siècle, chaque année, chaque minute, le tronc devient plus fort, plus large, plus robuste, plus élevé, et il en sera ainsi jusqu'au jour où les branches atteindront les cieux !...

Ce jour-là, tout revivra en un chant d'allégresse, en une harmonie sans fin, et l'Humanité, ayant glorieusement rempli sa mission, montera vers le Père et sentira son âme frissonner sous l'éternelle caresse de Dieu !...

Albin Valabrègue.

LA FAILLITE DU MARIAGE

(*Suite.*)

Le relèvement du mariage ne tient pas à quelques prescriptions légales ; la loi est vouée à l'impuissance si les individus ne sont pas à la hauteur morale que demande le mariage.

La réforme du mariage est surtout une affaire d'éducation. Elle repose en grande partie dans la main des femmes,

La triste habitude que nous avons de rire du mariage, la glorification continuelle de l'adultère dans le livre, dans le journal, au théâtre ;

1. A une époque où la volonté d'un homme peut mettre l'Europe à feu et à sang ; à une époque où deux octogénaires sont morts de faim sur la place de la Bastille, il convient d'être modeste en parlant de civilisation !

l'exaltation de la passion, mobile soi-disant exclusif de nos actes, les vertus domestiques laissées dans l'ombre quand elles ne sont pas légèrement teintées de ridicule, tout cela, joint à la déplorable éducation donnée à la jeunesse, ne peut qu'amener la déchéance du mariage.

Combien de femmes qui se plaignent de leurs chaînes et qui préparent à leurs enfants les cruels mécomptes dont elles ont souffert, quand elles ne les poussent pas, involontairement peut-être dans la voie du célibat.

Comment la plupart des mères élèvent-elles leurs fils? Leur amour aveugle ne sait qu'inventer pour satisfaire leurs caprices et leurs moindres désirs; quand ils sont petits elles les gâtent, les affadissent par leurs prévenances exagérées. Elles ne savent les aguerrir ni à la douleur physique, ni à la douleur morale; à peine leur tyran a-t-il souhaité la moindre chose, qu'elles se mettent en dix pour le satisfaire. S'admirant en leur progéniture, leur fils devient un demi-dieu devant qui tout s'incline, parents, grands-parents, professeurs, amis. A quinze ans il est blasé, à vingt, il est devenu un joli petit monstre d'égoïsme rapportant inconsciemment tout à lui et cherchant son plaisir et son intérêt en toute chose.

Un te' jeune homme ne verra dans le mariage qu'un fardeau onéreux dont il ne voudra pas se charger, ou une bonne affaire, un moyen de se procurer sans peine, argent, situation; il entend bien, en se mariant ne pas déranger sa vie de plaisir, ou il se marie pour faire une fin, c'est pour prendre ses Invalides et pour trouver dans sa femme une garde-malade destinée à panser ses plaies morales et physiques.

Du reste, dès sa plus tendre jeunesse, sa chère maman a bien pris soin de le prémunir contre les entraînements généreux de ses vingt ans, nulle héritière n'est trop riche pour ce beau fils, on lui fixe un minima: « Mon enfant, il te faut tant, des espérances, des protections; jamais la dot ne sera trop grosse. Surtout n'écoute pas ton cœur, il pourrait te conseiller d'épouser une femme sans fortune, quelle existence, mon pauvre enfant, que de soucis! une vie précaire, un travail forcé, des inquiétudes. »

Et le bon jeune homme de répondre lorsqu'on lui parle de ses projets matrimoniaux: « Moi, j'épouserai trois cent mille francs. »

La même scène se répète dans tous les rangs de la Société, le chiffre seul diffère.

Quel bonheur une femme est-elle en droit d'attendre d'un mari élevé dans de tels principes, où trouvera-t-elle en lui les vertus morales et l'esprit de sacrifice nécessaires à la vie conjugale; épousée comme on achète une maison, le mariage est un atteinte à sa dignité personnelle, comment s'étonner ensuite qu'elle se révolte et qu'elle cherche à reprendre son indépendance. Les deux conjoints n'ont plus en présence que des droits que chacun cherche à faire valoir; le devoir, qui seul allège les peines de la vie, n'est plus pour eux qu'un fantôme importun.

La jeune fille est-elle mieux élevée en vue du mariage. Hélas! non. La mère qui pousse son fils à la chasse aux grosses dots, par un singulier illogisme se plaint amèrement des hautes prétentions des jeunes gens, et pour arriver à caser sa fille elle lui donne la plus absurde et la plus dangereuse des éducations; il faut que la jeune personne fasse, coûte que coûte, des conquêtes: on espère que sa beauté, sa grâce, son esprit, les apparences de fortune de ses parents captiveront un fils de famille — bien renté.

Chiffons, toilettes, arts d'agréments, flirt, poudre jetée aux yeux, tout est bon. La jeune fille s'habitue aux manèges de la coquetterie, à la ruse, à la dissimulation, plaire, briller, éclipser ses compagnes, tendre habilement ses réseaux: voilà ce qu'elle a en tête et ce que sa mère y a mis.

Cette jeune fille eut fait une femme charmante, on en fait une frivole poupée, aux idées mesquines et fausses, incapable d'être une vraie mère et une vraie femme.

Que lui a-t-on enseigné de son rôle futur? Rien. Sa mère au lieu de l'élever de manière à la rendre indépendante de l'homme, de façon à ce qu'elle puisse choisir elle-même sa destinée, en fait un petit être inconscient qui joue son sort, celui de son mari et de ses enfants sur l'accès de passion plus ou moins passager que sa beauté ou son savant manège aura fait naître, sans comprendre tout ce qu'il y a d'avilissant pour la jeune fille dans un tel rôle qui aboutit le plus souvent aux plus amères déceptions et qui peut oblitérer à tout jamais son sens moral.

Ce qui augmente encore pour la jeune fille les dangers de cette funeste éducation c'est que, tout en l'élevant à faire à tout prix la conquête d'un mari, on meuble son cerveau de conceptions aussi romanesques que chimériques sur l'amour.

La passion et le romanesque ne cadrant guère avec les devoirs et les charges du mariage, comment s'étonner des désillusions qui assaillent la plupart des jeunes femmes ?

Que résulte-t-il de cette éducation donnée par le grand nombre des mères actuelles; le malheur de leurs enfants, la dislocation de la famille, les navrantes tristesses du divorce. Chacun des deux époux n'ayant en vue que son intérêt personnel, ne veut faire aucune concession; les manœuvres plus ou moins loyales faites par les familles pour conclure le mariage deviennent des ferments de dissolution et tout croule misérablement.

Le mal est-il irréparable? Nous ne le croyons pas et nous pensons fermement que si les femmes le veulent, elles régénéreront la famille et le mariage.

Que faut-il pour cela. Qu'elles se donnent la peine d'élever normalement leurs enfants, qu'elles fassent de leurs fils des hommes et de leurs filles des femmes. Elles les veulent heureux et elles font tous leurs efforts pour leur préparer une existence désastreuse en donnant le pas à leurs instincts sur leur conscience.

Il est grand temps qu'elles opèrent une réaction : qu'elles aiment mieux leurs enfants, d'une affection plus sage et plus mesurée. Nos mères sont des passionnées, et la passion les aveugle au point que nous leur devons les échantillons, hélas trop nombreux du jeune homme et de la jeune fille modernes, égoïstes l'un et l'autre, calculateurs intéressés, esprits dévoyés et tempéraments névrosés.

Avec un peu d'énergie et de courage il serait facile d'enrayer le mal, si les mères veulent résolument s'y mettre, si dès leur jeune âge, elles habituent leurs fils à l'idée féconde et saine de ne rien devoir qu'à eux-mêmes, à leur énergie, à leur travail; si elles leur montrent le mariage avec ses devoirs, ses charges et aussi ses joies, comme le but normal et saintement respectable de leurs destinées ; si elles leur inspirent l'horreur des plaisirs faciles et grossiers, si elles savent par leur conduite et leur intelligence leur faire aimer et honorer le foyer, enfin si elles leur apprennent le dévouement, l'abnégation de soi, si elles développent en eux ce qui leur manque tant : le sentiment de leur dignité et de leur responsabilité morale.

Quant à leurs filles; qu'elles en fassent des personnes et non de jolis et inutiles oiseaux ne sachant que lisser leurs plumes. Qu'elles les aguerrissent au mariage, à la maternité, en ne leur dissimulant pas la lourdeur des charges et l'étendue des devoirs qui attendent la femme mariée, au lieu de les élever pour l'amour romanesque et passionnel qui ne leur apportera que des déceptions ; qu'elles les élèvent pour la maternité, qui cache sous les sacrifices qu'elle impose des joies infinies et qui peut retenir la femme sur les pentes les plus glissantes.

Ce qui fait le malheur de bien des jeunes femmes, c'est le voile d'illusions dont on les entoure, plus de réalités, de fortes et saines réalités qui affermissent l'esprit et qui empêchent le cœur d'errer misérablement à la recherche d'insaisissables et trompeurs fantômes ; au lieu de ne leur montrer dans le mariage qu'un faux affranchissement qui leur ouvre une ère de liberté et de félicité, que d'avance on leur mesure le poids du joug auquel elles s'astreindront, joug qui ne sera plus pour elles le symbole de l'esclavage, du jour où, en toute connaissance de cause, elles l'auront librement accepté dans la plénitude de leur conscience.

F. Hardeley.

VOIX DE L'AU-DELA

Les réflexions d'un matérialiste dans l'au-delà

Que peuvent le doute et la négation devant le fait absolu?

Comment nier ce qui est, et, devant la persistance de la personnalité ne pas s'humilier?

Je dis s'humilier parce que c'est l'orgueil humain qui porte l'homme à ne pas admettre sa survie et l'existence d'un principe créateur. C'est un sentiment de vanité qui fait le matérialiste, car admettre l'au-delà, c'est placer au-dessus de l'homme des puissances infinies et des conséquences qui paraissent le diminuer.

Ce sont là de vains sophismes, et la science matérialiste limitée aux effets, aveugle et incomplète, ne peut ni se développer, ni s'étendre, elle a l'air d'avancer, mais elle rampe ; elle donne aux hommes des satisfactions à leurs besoins, nullement à leurs sentiments.

La lumière, pour éclatante qu'elle paraisse

est froide et inféconde, c'est la lumière électrique à côté de la lumière solaire, qui, elle échauffe, éclaire et fait croître.

Sa science néantiste a fait son temps, de tous côtés une pensée spiritualiste fait craquer le vieil édifice des Académies et de l'Université.

L'invisible étend ses conquêtes et la pensée vient réclamer son droit de cité.

C'est elle l'Isis mystérieuse : « Je suis, dit-elle, celle qui a été, qui est et qui sera » ; mais elle n'ajoute plus : nul ne peut soulever le voile qui me couvre, car ce voile de jour en jour plus transparent n'a plus besoin d'être soulevé et laisse apercevoir la merveilleuse déesse.

O splendeurs de la création, admirable logique des choses, harmonie divine des mondes, équilibre parfait de l'Univers, plus que toutes les manifestations de la substance concrète, les manifestations de l'esprit sont mues par d'impeccables lois !

O néantistes, néantistes ! ne dites pas : « Au delà de l'étendue que mesure mon œil, rien de perceptible ne s'étend plus ; au delà de l'espace occupé par mon tombeau, l'Univers ne s'agite plus ; tout vient aboutir à ce que je vois, à ce que je sens et au delà de mes sens il n'y a que le vide. La matière seule, subsiste encore, jeu du hasard et des forces aveugles ; mais tout ce qui a fait agir mon corps, tout ce qui en moi a aimé et souffert, est tombé dans le néant. »

Insensé ! et c'est en invoquant les témoignages de la science que vous tenez un pareil discours, et c'est sur elle que vous étayez vos présomptueuses et orgueilleuses professions de foi. Et vous vous croyez bien grands lorsque vous vous êtes réduits à cet amas de pourriture qui est le cadavre dans son cercueil.

Ah ! que nous serions cruellement punis si vraiment la mort n'aboutissait qu'à la décomposition, si rien ne devait subsister de nous et d'une intelligence, dont nous sommes si fiers, cet esprit qui nous permet, à nous faible atome, de mesurer l'Univers, si ce cœur dont les battements nous ont fait vivre par l'amour, si l'amitié, si les nobles sentiments étaient à jamais anéantis.

Folie de l'orgueil humain, voici que la mort vient pour te guérir : homme incrédule, pendant que ce qui fut ton corps rentre dans le cyle de la matière, ton moi s'en dégage peu à peu, d'abord trouble et obscur, forme incertaine, âme pleine de confusion et d'angoisse qui erre sur les limites de ce monde qu'elle n'a pas voulu connaître, puis les brumes se dispersent, l'intelligence se réveille, la volonté sort de sa léthargie, cette ombre incertaine devient un être, une puissance, elle sent une force inconnue qui l'entraîne, elle a des ailes, elle vole, elle contemple; à peine a-t-elle fixé son regard sur un objet qu'elle le pénètre, elle en voit l'essence, la force intime, elle va d'étonnement en étonnement, de merveille en merveille, elle est dans le monde des esprits, elle-même est un esprit, c'est un être humain avec toutes ses facultés d'autrefois, mais centuplées avec tous ses sentiments, mais exaltés. Cette âme est éperdue, elle est terrassée par son ignorance, elle maudit ses doutes, ses négations, elle se sent pénétrée d'une lumière si vive que son cœur déborde, elle n'en peut plus, elle s'humilie, elle jette vers Dieu un cri de regret et d'espoir, et elle croit.

Elle croit, c'est-à-dire elle sent au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche, partout, dans l'infini, rayonner une pensée supérieure si noble, si pure, si bonne, si juste, si lumineuse qu'une immense reconnaissance la saisit et qu'elle ne peut que s'écrier : « Merci, ô Créateur de toute chose, de m'avoir fait naître immortel.

UN ANCIEN MATÉRIALISTE,
Ex-membre de l'Institut de France.

Bismarck au delà de la tombe

Communication obtenue le 12 *septembre* 1898.

Le médium a déclaré que dans le cours de ses dix années d'expériences, il n'avait constaté dans son écriture pareille agitation, caractérisée par des soubresauts, des saccades violentes, semblables à des hâchures, qui, du reste, se reflètent dans le style.

Toutes ces particularités semblent caractériser la nature de la personnalité de l'esprit qui a été amené à se présenter.

BISMARCK. — Pourquoi m'appelez-vous ? Je ne vous connais pas !...

Non, la vie de l'homme n'est jamais assez longue pour son ambition...

Qui vous donne le droit de me questionner ?...

Quels cauchemars !... du sang !... des gémissements... Mon Dieu, cela recommence... j'ai la fièvre !

La force ! la force, ne dites pas ce mot !...

Je vois de Moltke... c'est singulier !

Non ! je ne veux pas plier ! Céder, jamais !

L'Allemagne ! c'est mon œuvre. Je suis grand, grand, grand !

(Une personne lui répond qu'il n'est pas bon, bon, bon.)

Un chef d'État n'a rien à voir avec la bonté, une faiblesse! Il faut la force, l'énergie, la volonté! Le chancelier de fer...

(A la remarque que ce qualicatif n'est pas un titre de gloire.)

Vous ne trouvez pas?

...De Moltke veut que je sois mort!... C'est cependant étrange. Eh bien! si je suis mort, il me semble que je n'en existe pas moins!... C'est peut-être vrai les théories de la Survie... Qu'importe la mort,si l'intelligence et l'énergie survivent, si l'homme n'est pas diminué dans son *moi* : Bismarck sur la terre sera encore Bismarck dans le... ciel!

On me dit de regarder... Non ! c'est affreux ! des cercles de fer qui se rapprochent, qui m'enserrent, des milliers, des milliers de cadavres!...

Le Guide. — Tu as passé sur la terre comme l'ouragan dévastateur, tu n'as connu ni la pitié, ni la justice ; la haine a régné dans ton cœur et ton intelligence n'a connu que la force brutale. Semblable à la bête féroce, que l'homme redoute et dont les rugissements sèment l'épouvante, les hommes, tes frères, ont fui devant tes pas, comme les troupeaux devant un loup altéré de sang.

Écoute, mon frère, esprit de force et de puissance, formidable outil dans la main du Très-Haut, ton sort serait à jamais misérable et terrible, si Dieu ne t'avait réservé, en te montrant l'étendue de tes fautes, la porte du repentir et la source pure des larmes.

Ta conscience va se dresser devant toi, ta vie avec tous tes actes et toutes leurs conséquences va se dérouler devant toi. Ton esprit jugera ensuite; et peut-être, ton âme tressaillant d'horreur appellera-t-elle à son aide le Dieu d'Amour et de Justice pour qu'Il te montre la voie de la réparation. Regarde, ami, regarde et tu reviendras ensuite nous dire ce que tu as vu et ce que tu as conclu.

Comme suite à la communication qui précède nous publierons dans notre prochain numéro un message (obtenu le 17 septembre), signé Henri Heine et dédié à Bismarck.

L'esprit a donné à sa communication la forme de strophes. Celles-ci sont empreintes d'une poésie farouche et de vérités puissantes, d'un très grand enseignement pour nous tous, pauvres habitants de la Terre d'épreuves, de réparations et de progrès.

LA TOLÉRANCE

Creczelowka, le 2 août 1898.

Cher Monsieur Beaudelot,

Le matérialisme, en s'affichant à notre époque fin-de-siècle, comme il ne l'avait fait à aucune autre, en se posant en régulateur suprême des destinées morales de l'humanité, a effrayé les masses par les conséquences inévitables de ses doctrines pour l'ordre social. Par cela même, il a provoqué en faveur des idées spiritualistes une énergique réaction, ce qui prouve que le matérialisme est loin d'avoir les sympathies générales que ses adeptes lui supposent, et ils se font étrangement illusion en espérant un jour imposer leurs lois au monde.

Certes, les croyances spiritualistes des temps passés sont insuffisantes pour notre époque, parce que : 1° elles ne sont pas au niveau intellectuel de notre génération; 2° parce qu'elles sont, sur bien des points, en contradiction avec les données certaines de la science moderne; 3° elles laissent dans l'esprit, un vague incompatible avec le besoin du positif qui domine dans la société moderne; 4° elles ont le tort immense de s'imposer par la foi aveugle et de proscrire le libre examen. De là vient, sans aucun doute, le développement de l'incrédulité chez le plus grand nombre.

Il est bien évident que si les hommes n'étaient nourris dès leur enfance que d'idées de nature à être plus tard confirmées par la raison, il n'y aurait pas d'incrédules. En effet, que de personnes ramenées à la croyance par le spiritisme s'écrient:

« Si l'on nous avait toujours présenté Dieu,
« l'âme et la vie d'outre-tombe, d'une manière
« rationnelle nous n'aurions jamais douté ! » — De ce qu'un principe reçoit une mauvaise direction, ou une fausse application, s'ensuit-il qu'il faille le rejeter ? Mais il en est des choses spirituelles comme de toutes les institutions sociales. Il faut les approprier aux temps, sinon elles n'atteignent pas le but désiré. Cependant, au lieu de présenter quelque chose de mieux que le vieux spiritualisme classique, le matérialisme a préféré tout supprimer, tout détruire, ce qui le dispensait de chercher et semblait plus commode à ceux que l'idée de Dieu et de l'avenir importunait.

Ce qui se trouve chez la plupart des matérialistes de l'Ecole moderne, c'est l'esprit d'intolérance poussé à ses dernières limites. Fait d'autant plus illogique qu'ils revendiquent sans cesse le droit de liberté de conscience. La renommée dans le monde scientifique ne trouve pas grâce devant elles dès que ces célébrités scientifiques font profession de spiritualisme, témoins MM. Aksakoff, William Crookes, Alfred Ruessel Wallace, le juge Edmonds, du Prel, Dr Gibier, etc., etc. Que de fois M. Camille Flammarion a été outrageusement bafoué et dénigré dans les journaux, parce qu'il donnait des preuves de l'existence de Dieu, à l'aide de la science !!! Car selon les matérialistes on ne peut être savant qu'à la seule condition de ne pas croire en Dieu.

Eugène Nus ne fut qu'un piètre écrivain et un radoteur, tandis que Pierre Loti « savant académicien », qui n'a aucune croyance, aucun espoir et écrit : « Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas « de morale, rien n'existe de tout ce qu'on nous « a enseigné à respecter. Il y a une vie qui passe, « à laquelle il est logique de demander le plus « de jouissances possibles, en attendant l'épou- « vante finale, qui est la mort »... Celui-là est vénéré, admiré, car il possède, selon beaucoup de gens le « don », qui ne s'acquiert point, mais qui est tout-puissant : « le charme », et les messieurs de l'Academie le reçurent « *cum manibus apertis* »...

Or, si des hommes d'une aussi incontestable valeur que MM. Nus. Aksakoff, Wallace, Flammarion, etc., sont traités avec si peu de ménagements, les spirites de toutes les écoles, ne doivent pas se plaindre d'être quelque peu raillés et persécutés au sujet de leurs croyances.

Personne ne conteste aux matérialistes le droit d'avoir une opinion et de discuter les opinions contraires, mais ce qu'on ne saurait leur concéder, c'est la prétention bien singulière pour des hommes qui se posent en apôtres de la liberté, d'empêcher les autres de croire selon leurs tendances avec la faculté de discuter les doctrines qu'ils ne partagent pas.

JOSEPH DE KRONHELM.

RESPECT A LA VIE

Oui, *respect à la vie!*

Un écrivain de foi ardente, Mme la baronne de Saint-René, repétait cet appel dans un article éloquent que publiait *la Nation* du 10 septembre dernier, à propos de l'éducation à donner à nos fils.

Dans cet article, l'auteur rappelait à notre admiration et à notre imitation les exemples des grands bienfaiteurs de l'humanité, malheureusement trop rares, comme DUNANT, fondateur de la Croix-Rouge, FRÉDÉRIC PASSY, qui depuis quarante ans « fait retentir l'Europe de paroles de Paix », et qui consacre au triomphe des intérêts sacrés de l'humanité l'autorité de son grand savoir et les trésors de son cœur.

A côté de ces nobles caractères, nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs un apôtre de la Paix, M. Emile ARNAUD, l'infatigable président de la *ligue internationale de la Paix et de la Liberté*, qui lui aussi répète à tous les échos du monde : *Respect à la vie!* par la voie du journal, les *Etats-Unis d'Europe*. (Quel titre prophétique et quel idéal !)

Il nous convient, certes, à nous spiritualistes, de réclamer le respect à la vie, nous qui croyons, parce qu'elle nous est démontrée, à la nécessité des existences successives qui permettent à l'âme d'acquérir les vertus qui donnent le bonheur.

A côté des arguments d'ordre psychique que nous invoquons en faveur de l'abolition de la peine de mort, citons ceux que M. E. Arnaud a mis en telle lumière qu'ils s'imposent à la conscience de tous par leur logique impitoyable :

« La circulaire Mouraview a parfaitement mis en relief les considérations politiques et économiques qui militent en faveur de l'organisation de l'état de paix entre les nations.

« Il est une considération morale et primordiale qu'elle n'a point visée : c'est l'inviolabilité de la vie humaine.

« Ce principe n'est pas encore admis par les gouvernements ; aucun d'eux n'a encore osé l'invoquer auprès des autres. Et Nicolas II, malgré la hardiesse de son initiative n'a pas revendiqué le droit à la vie comme la raison d'être essentielle de la suppression de la guerre.

« Et quand un misérable fanatique attente à la vie d'une digne femme, qui se trouve être en même temps impératrice, le monde entier est consterné, le deuil est général, les gouvernements se sentent solidairement atteints, le frisson de la mort les parcourt, le sentiment du respect de la vie individuelle les gagne, et des mesures sévères sont légitimement prises pour qu'aucun criminel ne puisse approcher d'un chef d'Etat ou d'un très haut personnage.

« Pendant ce temps les puissances qui, depuis 18 mois, se sont engagées à assurer l'ordre en Crète, laissent, par leur imprévoyance et leur inertie, sinon par le mauvais vouloir de certains, des musulmans assassiner par cen-

taines des chrétiens, des soldats, et même des agents diplomatiques!

« A la même heure un gouvernement catholique chante victoire parce que ses dernières forces navales ont pu, avant leur anéantissement définitif, couler les embarcations de ses anciens sujets rebelles et « faire périr plusieurs centaines d'insurgés. »

« Et, quelques jours auparavant, la puissance protestante, principale victime des événements de Candie, — mais dont les forces sont, de l'autre côté de la Méditerranée, au service d'un pays mahométan, — se glorifiait d'avoir, en anéantissant quelques milliers de fanatiques, assuré la victcire du khédiviat sur le kalifat!

« Cela ne prouve-t-il point que si la vie humaine n'est pas respectée, il est de terribles responsabilités qui pèsent sur les gouvernements?

« Oui, l'assassinat de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche est à la fois un crime et une lâcheté. Mais combien souvent ceux qui, par ambition ou par besoin de conquête, déchaînent sur les peuples la guerre, donnent aux hommes l'exemple du crime et de la lâcheté. Combien souvent même la vengeance de la Société sur les criminels, par la peine de mort, n'est-elle pas l'exemple frappant et presque immédiat de la négation par la Société, du respect de la vie humaine, qu'elle prétend imposer aux individus?

« Pour la première fois peut-être, le meurtrier d'un souverain, grâce aux libérales institutions de la République de Genève, ne verra pas son sang couler en réponse au sang par lui versé. Espérons que la leçon du respect de la vie, qui sera ainsi donnée par une République, profondément affligée par le crime commis sur son territoire, sera salutaire à tous, aux gouvernements comme aux individus, et que bientôt l'inviolabilité de la vie humaine sera universellement et par tous reconnue et respectée. »

EMILE ARNAUD.
Président de la Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté.

DESTRUCTION D'UNE CROYANCE

(Voir le numéro 14.)

Si le spiritualisme scientifique était réellement condamné par l'Eglise, comme la religion de nos bons parents est toujours préférable aux principes immoraux que l'on répand le plus souvent sous le fallacieux couvert de la sagesse, je voudrais faire preuve d'un grand cœur en renonçant dès maintenant à cette philosophie. Mais, si, au contraire, je ne reconnaissais dans la prétendue condamnation qu'une invention faite pour jeter le voile sur la religion consolatrice du Christ, qu'un grossier moyen de farder la vérité, on voudra bien me pardonner d'appeler l'attention des spiritualistes de France, sur le stigmate imaginaire dont nos ennemis nous disent couverts.

C'est la lecture d'un opuscule de nulle importance pour le public parisien; un récent numéro d'un tout petit journal de province auquel je collabore : La *Lyre d'Auvergne*, qui me détermine à m'engager dans la voie où j'apparais aujourd'hui avec ma simplicité habituelle.

Dans le susdit numéro, le collaborateur Simplet, — probablement de Clermont-Ferrand — examine un POINT DE DOCTRINE.

De l'autorité laissée au clergé en matière de foi, par la thèse du P. Jésuite Tiraboschi (1793) *défendant l'Église contre les erreurs des cours de Rome.*

« C'est avec un véritable soulagement, dit Simplet, que les âmes croyantes ont accueilli la thèse si lumineusement résumée par le P. Tiraboschi quand libres-penseurs et schismatiques pensaient accabler l'Église sous le poids des fautes et des erreurs de son bas clergé, de ses évêques et de ses cardinaux, notamment à propos de la vulgarisation des idées de Copernic sur notre système solaire.

« Le procès de Galilée fut en effet le cheval de bataille des négateurs de la Foi. Il l'est encore aujourd'hui pour quelques ignorants, peu au courant de la littérature religieuse. »

Comme on doit le penser, nous sommes en présence d'un document important; pour que le P. Tiraboschi ait pu songer à établir la non-responsabilité de l'Eglise relativement aux actes et actions de ses ministres, il fallait bien qu'il eût reconnu la cruauté d'aussi malveillants exploits que ceux de la Sainte-Inquisition, par exemple.

Voici donc qui va faire pâlir les ennemis avérés de la cause de l'émancipation de la raison humaine :

C'est le P. Caccini qui, prêchant à Florence, le 4e dimanche de l'Avent (1614), s'éleva contre la doctrine de Copernic *comme contraire au sens littéral et positif de la Sainte Ecriture.*

C'est le P. Lorini qui, ayant entre les mains

une lettre où Galilée défendait ce système, le dénonça au Saint-Office (5 février 1615).

Le Pape interrogea bien le P. Caccini (20 mars 1615), qui accusa Galilée et ses disciples, *mais il ne s'était pas revêtu de l'autorité de saint Pierre.*

Ce sont les théologiens du Saint-Office, qui déclarèrent les principes en litige « *erronés dans la foi, absurdes en philosophie* » après avoir lu l'ouvrage « *delle macchie solari* » (19 février 1616).

C'est le cardinal Bellarmin qui (le 26 février) lui prescrivit d'abandonner ses idées et lui fit défendre d'*enseigner, soutenir ou même exposer la doctrine réprouvée.*

C'est la congrégation de l'Index qui (le 5 mars) décréta la doctrine de Copernic *fausse et absolument contraire à la divine Ecriture et proscrivit les livres enseignant cette doctrine.* (Le Pape ne fit qu'approuver le décret; toujours sans se déclarer infaillible.)

C'est une commission romaine qui, seize ans après, en 1632, déféra les derniers travaux de Galilée à l'Inquisition pour désobéissance et huit autres chefs d'accusation; cité à comparoir Halilée argue de son grand âge (soixante-dix ans) de ses infirmités... Le pape ordonnait dans le cas de supercherie de l'envoyer *chargé de fers.* Galilée se décida. (Le Pape n'avait toujours pas revêtu le caractère qui aurait engagé l'Église.)

Le 16 juin 1633, Urbain VIII prescrivit d'interroger Galilée sur *l'intention*, même avec menace de la torture, et s'il continuait à nier, de lui faire abjurer *de vehementi*, puis de le condamner à la prison, suivant le bon plaisir de la congrégation.

Et cela n'engageait toujours pas l'Église.

Le 22 juin, les cardinaux assemblés lui firent prononcer son adjuration, dix étaient présents, sept signèrent la sentence qui, après une adjuration couronnée d'une profession de foi catholique, le condamnait à la prison.

Un peu plus tard, le Pape fit grâce.

Ce procès a permis au jésuite Tiraboschi, écrivant en 1793, de dire :

« L'Église n'a jamais déclaré hérétiques ceux qui soutenaient le système de Copernic, et cette censure très rigoureuse n'a eu pour auteur que le tribunal de l'Inquisition romaine, *auquel personne n'a jamais attribué le privilège de l'infaillibilité.* En cela même nous devons admirer la Providence de Dieu en faveur de son Église puisqu'en un temps où la majorité des théologiens croyaient fermement le sytème de Copernic contraire à l'autorité des livres saints, Dieu ne permit pas que l'Église prononçât contre lui un jugement solennel. »

Simplet, dont nous devons nous faire l'admirateur, déclare se réjouir avec tous les catholiques : l'Église est sauvée.

Mais il exprime un petit SEULEMENT.

« Si l'Église est sainte, les cardinaux, les congrégations, et les tribunaux romains ne le sont pas. Le Saint-Père lui-même voit se dédoubler sa vénérable personne. Il n'est Pape qu'après en avoir fait la déclaration formelle. (On a vu qu'il n'en abuse pas.)

La conclusion qui s'impose est celle-ci :

« L'Église n'étant pas engagée par l'opinion d'un ou plusieurs de ses ministres, ces ministres ne peuvent représenter que leur propre expérience et non l'Église, qui les désavoue quand ils se trompent.

La thèse qui a sauvé l'Église a détruit l'autorité de ses prêtres.

« Le fidèle cesse d'être une chose inerte entre les mains de son confesseur, il a conquis le droit d'examen, un droit qui va jusqu'aux pieds du Père de tous les catholiques, malgré, prêtres évêques, cardinaux, Saint-office, dont l'opinion n'a aucune valeur.

« Que ce soit habileté politique des Pères de l'Église ou protection visible de l'Esprit très saint, selon la promesse de Jésus-Christ, la religion catholique a ainsi pris l'air nécessaire à la vie de ses fidèles,

Les prêtres qui voudraient réagir aujourd'hui contre le cours naturel ou miraculeux de ces choses sont des hommes que l'Église ou Dieu pourraient bien désavouer aussi un jour. »

Très bien, Simplet. Tous les religieux fervents se rallieront à votre équitable opinion. Tous comprendront comment il serait enfantin de s'arrêter aux déclarations du bas clergé, quand il s'agit de faire triompher les doctrines altruistes dans notre pauvre humanité.

Les annales religieuses contiennent des textes formels desquels il résulte qu'aucune condamnation solennelle n'a jamais été prononcée contre un principe quelconque autrement que par acte d'intolérance. Mais la thèse du Père Tiraboschi est un des plus précieux documents dont nous ayons à faire état dans les luttes perpétuelles que nous sommes forcés de soutenir.

Ainsi Galilée est poursuivi et condamné, non

pas au nom de la vindicte publique, encore moins au nom de la justice ecclésiastique dont la compétence ne s'étendait, de par les édits de Constantin et de ses successeurs, qu'aux seuls membres de l'Église et aux clercs. Non pas au nom d'une corporation déterminée: société civile ou sainte Inquisition, mais bien au nom du Dieu vivant.

C'est une délégation reconnue de la maison divine qui traque le malheureux et le contraint d'abjurer son système du mouvement diurne de la terre, et, cette maison divine elle-même ne se trouve point engagée dans la circonstance.

Autant vaudrait supposer un mandataire stipulant dans le sens véritable de la volonté de son mandant et qui pourtant n'oblige en aucune façon ce dernier.

Nous nous empressons de féliciter l'Église du triomphe dont Dieu a toujours voulu la gratifier aux différentes époques de son histoire, mais nous croyons aussi qu'elle sera assez généreuse, pour nous laisser la liberté de traiter à leur juste valeur ses ministres atroces qui se sont lâchement trempés dans les actes cruels dont le moyen-âge a été témoin et que rend encore célèbres le sinistre mot d'*autodafé*.

L'évêque Pierre Cauchon, par exemple, qui ternit sa conscience dans le complot tramé contre la Pucelle, s'il eût pu vivre jusqu'à ce jour, en détenant son autorité, ne pourrait-on pas lui faire entendre du haut de l'autel sacré que ce n'est pas de vin que son ciboire est rouge.

Il y a mieux. Le Christ, en disant à ses apôtres: *Allez et enseignez*, ajouta: *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise, me méprise.*

Il résulte de là, disent les textes sacrés que celui qui persécute un ministre de Dieu, persécuterait la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors, le Pape qui destitua Cauchon pour son infamie et son successeur qui, au dire de certains auteurs, ordonna que le cadavre du maudit évêque fût exhumé et jeté à la voirie, auraient tous deux fait besogne indigne, si le dépositaire du pouvoir spirituel pouvait engager l'Église dans son moindre mouvement. Ici, alors, s'effacerait entièrement la fameuse question de la responsabilité personnelle que toutes les administrations savent bien discuter lorsqu'elles se trouvent en présence de serviteurs qui en prennent un peu à leur aise.

De quelque façon que l'on examine la question de l'autorité laissée au clergé en matière de foi, on est irrésistiblement amené à déduire que la religion catholique sans la liberté du droit d'examen ne serait que la personnification de l'injustice la plus cruelle.

Nous consentons, par exemple, à voir dans le curé d'une paroisse un administrateur à qui est laissée la plus grande latitude dans les questions qui pour être résolues n'exigent pas la mise en action d'une trop grande filière ecclésiastique. C'est en quelque sorte un juge de la conscience. A quelque niveau qu'on veuille le considérer, on ne peut donc le concevoir engageant autrement que sa conscience dans une sentence motivée.

Nous croyons donc ne point nous écarter de la raison en affirmant que si le grand Charles Lafontaine connaissait à fond le principe de la non-responsabilité de l'Église dans les actes émanant de prêtres agissant plutôt comme philosophes que comme ministres du culte, il se fût dispensé d'aller interviewer Pie IX, au Vatican, sur les principes universels émis par Paracesle, Van Helmont, etc., et qui, malgré le faux caractère qui leur a été attribué, ne cessent d'être à l'ordre du jour sous les triomphales lueurs de la coupole académique. Sarmand.

BIBLIOGRAPHIE

Isis dévoilée ou l'*Egyptologie sacrée*. Deuxième édition revue et corrigée, par Ernest Bosc (Librairie académique Perrin et Cie).

Il n'est peut-être pas dans l'histoire du monde de pays plus intéressant à étudier que l'ancienne Égypte. Il n'en est pas de moins connu et de plus universellement dédaigné. Il semble qu'on veuille laisser à de rares savants, à certains rats de bibliothèque et à quelques fins lettrés, la joie de soulever le voile d'Isis et d'être les orgueilleux initiés de ses sacrés mystères.

A tous ceux qui se seront sentis captivés par le charme étrange de la terre des Pharaons, nous tenons à recommander la seconde édition d'Isis *dévoilée* ou l'*Egyptologie sacrée*, savant ouvrage dû à la plume autorisée de M. Ernest Bosc.

Quelques auteurs avaient déjà cherché le sens de certains symboles mystérieux de la religion égyptienne. C'était là une petite initiation; les grands mystères restaient ensevelis sous la griffe des sphinx. M. Ernest Bosc, qui joint à de grandes connaissances en occultisme un sens critique vraiment remarquable, a su nous donner un fragment de la clef de ce qui fut le *Temple du monde entier*. Son érudition, la clarté de ses exposés, ses théories personnelles, ses conclusions sont autant de précieux jalons plantés pour guider la marche du chercheur passionné qui, après lui peut-être, trouvera de nouveaux indices, fera de nouvelles découvertes, et apportera sa pierre à ce monument dont le vulgaire ignore toute la beauté : l'Egyptologie sacrée! H. Huot.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.